

1
LE SERPENT DE BAVE

Nous nous attendions à une chaleur étouffante et à une rumeur diabolique, mais c'est le froid et le silence qui nous accueillirent. Une plaine glacée s'étalait devant nous, tel un immense tapis blanc. À gauche, caché par des espèces de sapins, on devinait un mur sombre. À droite, à une demi-lieue, ces mêmes sapins élancés, aux troncs droits, couleur pervenche, formaient une ligne clairsemée qui laissait bien voir la muraille. Le plafond de la grotte, d'une hauteur prodigieuse, était semé de lumières scintillantes évoquant des étoiles.

Flottant dans l'air comme un petit nuage, mon grand-père Sigur nous attendait avec le sourire.

– *Bravo,* fit-il. *Vous avez vaincu ce que d'aucuns appellent le « maléfice de l'antichambre ».*

Avant d'entrer aux enfers, nous nous étions étendus quelques heures près de la porte, dans les niches d'une salle circulaire. L'idée était de se reposer et aussi de réfléchir – de rassembler nos esprits avant de pénétrer pour de bon dans le monde infernal. C'est alors qu'une langueur étrange, doublée d'une peur insidieuse, s'était emparée de nous pour détruire notre volonté. Le cou-

rageux Ketill, l'impavide Svartog ressemblaient à des enfants terrorisés lorsque je les avais secoués, tirés de leurs niches pour les arracher au maléfice. Quant à ma fiancée Sigrid, il avait été impossible de la réveiller ; Ketill le Rouge avait dû l'emporter sur son dos.

– *Bienvenue aux enfers !* lança Sigur en ouvrant les bras.

Son corps blanc, un peu transparent, ondulait légèrement, comme un drap caressé par le vent.

– Je croyais que tu ne voulais pas nous aider, dis-je. Tu m'as supplié de renoncer, et maintenant tu es là !

J'étais heureux de le voir, ô combien ! mais en même temps je lui en voulais de s'être ainsi moqué de nous.

– Ton grand-père est revenu ? s'enquit Ketill.

– Oui, répondis-je.

Aucun de mes compagnons ne pouvait voir mon grand-père – j'étais le seul à distinguer les fantômes et à les entendre. Un privilège dû, selon toute vraisemblance, à mes pouvoirs de morphir.

Sigur s'approcha de moi. Je devais lever la tête pour le regarder, car il flottait à six pieds au-dessus du sol.

– *Tout morphir que tu es, il fallait que je me rende compte de ce que tu vaux vraiment, fiston,* me déclara-t-il d'une voix sérieuse. *Je devais savoir de quel bois vous êtes faits, tous les quatre.*

– J'espère que la prochaine fois tu nous avertiras des pièges, au lieu de nous abandonner comme tu l'as fait, dis-je sévèrement.

La longue barbe de Sigur se hérissa, me sembla-t-il, et ses yeux de souris – des yeux sans pupilles, affreux – lancèrent des éclairs noirs.

– *Je te conseille de ne pas le prendre sur ce ton avec moi,* gronda mon grand-père. *Je risque gros en vous aidant, figure-toi ! Tu t'imagines peut-être qu'un mort n'a plus rien à perdre.*

– Je ne sais pas.

– *Non, tu ne sais pas ! Et d'ailleurs, tu ignores beaucoup de choses, mon garçon.*

– Qu'est-ce qu'il raconte, l'aïeul ? voulut savoir Ketill le Rouge. Il y a un problème ?

Il avait demandé à Svartog d'étaler des vêtements sur le sol recouvert de glace.

– Non, répondis-je, tandis que Ketill déposait Sigrid, toujours endormie, sur le lit de fortune.

Sigur descendit d'un coup ; son visage se trouvait à présent à quelques pouces du mien.

– *Si Mamafidjar apprend un jour que j'ai aidé, ou seulement échangé trois mots avec des gens venus lui reprendre Sven, son chéri, elle me punira de la pire façon. Pour l'éternité, je resterai enchaîné dans le domaine obscur des âmes damnées. Mamafidjar, en son infinie bonté, me rendra le toucher, et ainsi je pourrai sentir contre mon corps les créatures visqueuses du cinquième étage infernal. Le feu me tourmentera de ses crocs, m'enserrera dans ses tentacules sans nombre, jusqu'à la fin des temps…*

– Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Ketill.

– Si Mamafidjar apprend que mon grand-père nous aide, elle le punira de façon horrible, dis-je. Sigur risque énormément.

– Et nous alors, on ne risque rien, sans doute ! maugréa Ketill.

Il y eut un silence. La barbe de mon grand-père se mit à battre de droite à gauche, me faisant penser à la

queue d'un matou courroucé. Un vent glacial montait du sol, s'insinuait sous nos vêtements pour nous geler la peau.

Svartog frissonna et rejoignit Ketill auprès de Sigrid.

– Je n'aime pas son sommeil, déclara le demi-hirogwar. Il me semble qu'elle pâlit de façon inquiétante.

Je courus jusqu'à Sigrid et me mis à la secouer, à lui tapoter la main de plus en plus fort.

– Sigrid ! appelai-je, terrorisé.

– Elle a diablement froid, fit remarquer Ketill, lui aussi très alarmé.

Sigur arriva à cet instant et vint se placer au-dessus du visage de Sigrid.

– *Pince-lui le nez,* ordonna-t-il.

Je le regardai d'un air ahuri.

– *Fais ce que je te dis,* gronda Sigur. *Le temps presse !*

Je m'exécutai, sous les regards étonnés de mes compagnons.

– Tu es fou ! s'écria Ketill. Tu vas l'étouffer !

– C'est Sigur qui m'ordonne… balbutiai-je.

– Il est fou ! s'emporta Ketill.

Il fit mine de retirer ma main, mais Svartog l'en empêcha.

– Elle ouvre la bouche, regarde, dit le demi-hirogwar.

Et en effet, Sigrid entrouvrait ses lèvres blêmes. Un souffle rauque, inquiétant, sortit de sa poitrine.

– *Parfait,* opina Sigur.

Il monta en l'air, virevolta prestement, puis fondit sur Sigrid comme un faucon des neiges sur sa proie.

– Que se passe-t-il ? demanda Ketill.

– Sigur… Il est entré dans la bouche de Sigrid. Il est à l'intérieur de son corps.

– Par Dieu !

J'ai dit que j'étais le seul à voir et entendre les fantômes, or ce n'est pas vrai. Daphnir également possédait ce pouvoir. Il se mit à japper devant la bouche de Sigrid.

– Mwof ! Mwaof !

Soudain, il sauta sur ma fiancée et la serra entre ses quatre pattes. On aurait dit un naufragé agrippé à une planche.

– Laisse, dis-je à Ketill, qui voulait le repousser.

Nous attendîmes. Très vite, les lèvres blanches de Sigrid prirent une couleur sombre, presque noire. Ketill et moi échangeâmes un regard consterné. Nous tenions chacun une main de mon aimée, et je vis Ketill embrasser les doigts raides qu'il s'employait à réchauffer.

Pendant des mois, mon compagnon avait regardé Sigrid de haut (que venait faire une fille dans une mission comme la nôtre ?), mais depuis lors ses sentiments avaient changé. En cette circonstance tragique, il montrait toute l'affection et l'affolement d'un père. Je fus ému du spectacle, malgré mon angoisse, plus insupportable à chaque instant qui passait.

Daphnir se retourna en dilatant les narines. Il rampa le long des jambes de Sigrid jusqu'à ses pieds, qu'il se mit à renifler bruyamment.

– Meueugl ! glapit-il.

Le pied gauche de Sigrid commença à trembler, puis à faire de curieux moulinets… Soudain, sa jambe se leva, envoyant Daphnir valser un peu plus loin. Il grogna et